



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2006
Révolution

Le spectacle des guerres américaines. *Visa pour l'Image 2006*

Compte-rendu de la dernière édition du festival de photojournalisme de Perpignan (2-17 septembre 2006), à travers le prisme d'expositions consacrées à des reportages sur les guerres du Vietnam et d'Irak.

Didier Aubert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/1175>

DOI : 10.4000/transatlantica.1175

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Didier Aubert, « Le spectacle des guerres américaines. *Visa pour l'Image 2006* », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2006, mis en ligne le 14 mai 2008, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/1175> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.1175>

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le spectacle des guerres américaines. *Visa pour l'Image* 2006

Compte-rendu de la dernière édition du festival de photojournalisme de Perpignan (2-17 septembre 2006), à travers le prisme d'expositions consacrées à des reportages sur les guerres du Vietnam et d'Irak.

Didier Aubert

1.

- 1 Septembre 2006, église des Dominicains, Perpignan. Comme un an plus tôt, l'Irak est au programme du festival de photojournalisme Visa pour l'Image. Et comme un an plus tôt, au même endroit, un groupe d'enfants du quartier déboule sans prévenir, brisant le silence recueilli. Les images, souvent très dures, forcent le respect des visiteurs. Pas celui des garnements, qui traversent la nef en hurlant, sans jeter un œil aux photos. L'entrée est libre et gratuite, ils en profitent à leur manière. Tous les regards se détournent un instant des murs pour converger vers le centre de la salle et suivre des yeux la cavalcade.
- 2 En rompant le rituel de l'exposition, cette intrusion ludique, impertinente et elle-même rituelle ramène le festivalier à sa drôle de manie : descendre au soleil catalan voir des photographies d'hommes et de femmes qui souffrent et meurent. Trouver ça bouleversant. S'accorder pour dire tout le mal qu'on doit penser de la politique étrangère de George W. Bush.
- 3 Il faut redire d'abord toute l'admiration que l'on a pour des photographes comme Stanley Greene (*Beyond The Wire/Voyage au Pays de la Haine*), dont les tirages sombres et sales semblent porter sur le papier même les traces noires de la guerre. *Visa pour l'Image* rend à ces images exceptionnelles une intensité souvent perdue dans les pages de la presse. Mais on peut aussi remercier les gamins « nés de l'immigration » et du voyage d'arracher momentanément le spectateur estival à un cérémonial quelque peu complaisant.
- 4 On se souvient alors du mépris d'Eugene W. Smith pour la confusion des genres du reportage de guerre et de l'art photographique¹. Plus près de nous, on repense aux réflexions de Susan Sontag : « *Being a spectator of calamities taking place in another country*

is a quintessential modern experience, the cumulative offering by more than a century and half's worth of those professional, specialized tourists known as journalists »². Les seuls touristes, ici, ce sont pourtant les visiteurs. Toute l'ambiguïté du terme « festival », appliqué à la photographie de presse, se joue dans chacun des lieux où se tient la manifestation.

2.

©Eric Baudelaire

- 5 Au fond de l'église, en vis-à-vis de l'abside où les photographies de Stanley Greene sont exposées, un diptyque imposant intrigue. Cette image en couleurs d'Eric Baudelaire, intitulée *The Dreadful Details*, attire les regards. Chaque festivalier la scrute sans comprendre vraiment ce qu'il a sous les yeux. Un attentat vient d'avoir lieu. Les *marines* tentent de sécuriser les lieux et mettent en joue le photographe (et à travers lui, vous et moi). Une femme tient un cadavre, un homme tient une caméra, des témoins sont tenus à distance. Au premier étage d'un immeuble, un Irakien prend une photo avec son téléphone portable. Cette *big picture* résume toute la guerre sans en perdre une miette. Baudelaire semble nous dire que le diable est dans les détails.
- 6 Tout ceci, évidemment, est trop beau pour être honnête, et un petit texte explicatif livre la clef du rébus. Il s'agit d'une mise en scène. Les soldats américains et les spectateurs irakiens sont en réalité des figurants travaillant pour une agence hollywoodienne spécialisée dans les tournages de film de guerre. Il est question ici d'artifice et de l'indifférence qui naît face à la répétition des images. Quadrature du cercle, à laquelle Visa ne parvient pas tout à fait à échapper, même si les organisateurs tentent de la problématiser en ouvrant un espace au travail d'Eric Baudelaire.
- 7 Il est pourtant difficile de concilier, dans le même espace, la construction visuelle d'une réflexion théorique sur le simulacre et l'irréductible expérience de la mort et de l'arbitraire qui imprègne les images de Stanley Greene ou de Henri Huet, photographe français mort au Laos en 1971, et dont les dernières photographies sont visibles au même moment, dans la même salle.

Stanley Greene/Vu

3.

©Henri Huet

- 8 Un couple d'un certain âge déambule devant l'émouvant hommage rendu à Henri Huet. *Dreadful Details* est à leur gauche, *Voyage au Pays de la Haine* un peu plus loin, sur leur droite. Derrière eux, la rétrospective plutôt souriante consacrée à Elliott Erwitt, *Personal Best*. Le couple regarde ce Vietnam qui ressemble à l'idée qu'on se ferait d'un brouillon en noir et blanc d'*Apocalypse Now*. Le corps d'un soldat américain mort semble flotter dans les airs, suspendu à un hélicoptère. Henri Huet lui-même, blessé, grimace dans une tranchée. Des clichés tirés de sa dernière pellicule prennent des allures de testament. Ici comme ailleurs, le festival contribue à fabriquer l'image du reporter-photographe comme héros moderne et parfois tragique.
- 9 Le programme à la main, madame en lit un extrait à monsieur. Ce n'est pas la bonne page. Il s'agit en fait du texte de présentation de l'exposition Elliott Erwitt, à laquelle ils tournent le dos. Perplexes mais appliqués, les deux visiteurs tentent de reconnaître en Huet « l'un des photographes les plus malicieux, capable de faire sourire devant chacun de ses clichés ». Ils peinent à se résigner, à ne pas voir ce que le texte suggère qu'ils devraient voir. Au-delà de la saynète cocasse, taillée sur mesure pour l'œil d'Elliott Erwitt, on se demande à nouveau à quelle point la vision des images peut s'affranchir

des discours qui trop souvent l'anticipent et les *préviennent*, les rendant aussitôt, d'un même mouvement, prévisibles et invisibles.

©Elliott Erwitt / Magnum

NOTES

1. *"I can't stand those damn shows on museums walls with neat little frames, where you look at the images as if they were pieces of art. I want them to be pieces of life!"* Cité par James GUIMOND, *American Photography and the American Dream*, Chapel Hill & London : The University of North Carolina Press, 1991, p. 20.
 2. Susan Sontag, *Regarding the Pain of Others*, London: Hamish Hamilton; 2003, p. 16.
-

INDEX

Thèmes : Trans'Arts

AUTEUR

DIDIER AUBERT

Maître de conférences, Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle